

Le choix d'une langue / Claire Gebeyli. — Extrait de :
Revue des lettres et de traduction. — N° 2 (1996), pp. 105-
108.

I. Langage et langues. II. Français (Langue) — Liban.

PER L1037 / FL70587P

LE CHOIX D'UNE LANGUE

Claire GEBEYLI

Dans quelle mesure choisit-on une langue comme messager principal de sa pensée? Dans la chambre noire où s'élabore le verbe, quel est le poids de la volonté? Comment déceler dans cette alchimie de l'invisible la part des responsabilités?

Je suis née dans une famille de polyglottes. Autour de moi, les mots sautaient d'une langue à l'autre comme des cigales frondeuses et maquillaient malicieusement, sans même s'en rendre compte, le sens des phrases et le reflet des mots.

Mon enfance pétrie dans le mixage se roulait sans souci dans cette farine linguiste qui accordait une drôle de licence à l'imagination, faisant fi de la grammaire. Les tournures propres à une langue changeaient de passeport au cours d'une discussion, souvent revigorées par ce petit voyage. D'autres se fanaient en route, épuisées par la traversée.

Puis vint le temps très dur de l'apprentissage monogame. Quatre langues à conquérir en dressant des frontières, poursuivant les frondeurs, interdisant les intrusions d'un territoire à l'autre.

Labeur bien difficile pour mes cinq ans bavards. Debout près du tableau, dans l'ONU de ma tête, les revendications des quatre ennemies tentaient, chacune de son côté, d'imposer leurs lois. Sur la surface noire, deux pommes et trois bananes attendaient le verdict de leur appellation. «Popommes et bananasses», proclamai-je triomphante, sortant de mon moulin une mouture quadrigène.

Le fracas des rires m'atteignit de plein fouet, me bousculant comme l'ouragan dans l'abîme d'une humiliation qui me brûla le cœur.

«On dit pommes et bananes en français» rectifia la maîtresse...

Je crois que ce moment aura marqué pour moi une nouvelle naissance. Il m'a tracé du même coup un strict itinéraire. Le français en devint la terre à conquérir. L'Atlantide à explorer jusqu'à ses plus profonds secrets pour m'approprier ses coffres et violer son mystère. Je me suis laissée prendre sans trop savoir comment aux sortilèges de cette quête, comme un moineau naïf. Tant d'années plus tard, je farfouille son avoir avec la même ferveur la même fascination que j'éprouvais, adolescente, à la rencontre de Rimbaud, d'Eluard, de Saint-John-Perse.

Le choix d'une langue, me semble-t-il, est rarement le fait du hasard. C'est un acte où se mêlent bon nombre de facteurs inexplicables. La langue, souveraine, se plante droite devant soi et ouvre sa corbeille. Dans ton souvenir se brouillent les détails de ta rencontre première avec cette riche banquière. Seuls comptent les trésors qu'elle dépose à tes pieds.

Dans un demi-sommeil, tu te mets à choisir de quoi nourrir la faim qui dévore ton esprit, te réclamant droit de sortie.

Quand le tout est fini, un enfant nouveau est né à la langue financière. Robuste et bien portant, il apporte à sa mère un riche trousseau de sang nouveau qui revigore ses veines.

«J'ai choisi le verset des fleuves, des vents et des forêts

L'assonance des plaines et des rivières

Choisi le rythme du sang de mon corps dépouillé»

écrit Senghor pour expliquer son incursion dans la culture française.

«Avec une feuille tombée

Avec le trop plein d'un seau

Avec cette lampe aux œufs d'or

Sur le dossier de la neige

Avec une route où s'avance

Un cheval qui n'est pas d'ici»

énonce de son côté la Québécoise Anne Hébert, parlant de sa démarche poétique française. Car l'écriture ne peut rester le privilège d'une seule voix, d'un seul regard. Elle prend rang parmi les sollicitations qui répondent à la présence humaine en proclamant l'autonomie de la personne. L'homme de la plume est celui qui vit ce rare moment où l'esprit s'éprouve comme réalité individuelle, où le rêve devient matière de vie, indépendante et libre de toute circonstance de vie réelle. Et là, la langue est glaise.

«Un soir, je marchais sur une montagne du Liban», écrit Schéhadé. «J'ai vu une maison avec d'étranges personnages qui montaient, qui descendaient. Une lampe qui changeait de couleur, la maison qui changeait de village. Le village qui changeait de pays.»

On a souvent dit de l'écrivain qu'il est «gardien de vie». Que fait d'autre Schéhadé que de veiller sur la maison vivante, celle qui change de pays en gardant allumée, sa lampe?

Pour dire la beauté et l'amour qu'il lui porte, lucide et tendre, il choisit la langue française. Qui est venu à l'autre? Lui, vers cette langue, ou elle vers lui? Aucune importance, puisque de leur rencontre sont nés ces textes aériens où force et grâce font de cette «maison» un des sommets du monde.

En fait, on ne choisit pas une langue... On renaît en elle pour explorer avec des yeux d'ailleurs ce que Lorca appelle «les graines qui n'ont pas fleuri». C'est-à-dire tous les recoins secrets et toutes les résonances, tous les accords et les échos que ses propres jardiniers ne peuvent capter, habitués comme ils le sont à cultiver sa terre.

Ils sont nombreux les auteurs libanais qui ont opté pour cette seconde naissance. Don royal, leur sang frais vient revigorer une culture fourbue par plusieurs siècles de performance. Ces voix d'autres part, drainent dans les lettres françaises un bagage somptueux d'émotions et de visions toutes neuves. Aimé Césaire les appelle «mots neufs, raz-de-marée et belles flambées de chair».

J'ai emprunté un bien long sentier pour revenir à mon point de départ. De mes quatre complices, en serrant sur mon cœur ma langue maternelle, j'ai choisi le français comme lieu de renaissance. Je me

console disant que, comme tout pèlerin du verbe, j'appartiens au «pays réinventé» où le besoin d'écrire brûle comme un feu. Même si je dis «chemin» sans pouvoir le comprendre ni nommer les vents qui le gèrent.